

La vraie nature de Gilles Labranche

A toutes les époques et dans tous les pays, les conditions climatiques ont modelé la vie et la pensée des gens. Sous notre climat, comme le chante si Gilles Vigneault, « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver » Mais il n'est pas le premier Québécois à l'avoir exprimé, surtout en peinture ou, d'une génération à l'autre, des artistes plus sensibilisés par la nature que par l'intellect ont chanté à leur manière, sur la toile, les beautés et les rigueurs de notre hiver.

Ainsi l'ont fait, pour ne nommer que ceux-là, Krieghoff, Pilot, Gagnon, Lemieux, Surrey.

Pour sa part, Gilles Labranche prend la relève de ses aînés. Ce jeune peintre, né à Montréal en 1947, décrit à son tour la magie de l'hiver et la présence de l'homme qui surgit au détour d'une tempête, luttant contre le froid subarctique, non pas dans un combat sans espoir, mais plutôt avec une présence énergétique qui le fait bien s'intégrer à son milieu.

Si, pour un Lemieux, la solitude prend quasiment forme d'aberration, chez Labranche, elle n'existe pas en tant que telle. Il se dégage de chaque toile une chaleur qui permet à la vie de vaincre le froid. Il n'y a peut-être pas chez lui cette grande interrogation métaphysique que Lemieux a repris de Gauguin, mais le cheminement existentiel de Labranche suit également une voie qui vient du fond des âges puisqu'il a permis à l'homme de survivre en tant qu'individu faisant partie d'une collectivité au sein de laquelle il puise ses forces pour se dépasser.

Ce qu'on voit sur ses toiles, c'est soi-même, sa maison, son environnement urbain, et c'est aussi le pays qu'on habite et qu'on marche, ses arbres, son habitat rural. Le tout dans une vie saine de neige et de froidure. Et c'est un pays où il fait bon vivre.

Parce qu'il a été élevé dans un milieu urbain, Labranche a d'abord cherché autour de lui les scènes qu'il voulait transposer sur la toile. Mais, comme tout citoyen nostalgique d'un mode de vie ancestral oublié, il a jeté également son dévolu sur la campagne, sur la terre, pour y chercher des images de poésie et de beauté qui frappent la vision de tout citoyen en quête d'un retour aux sources. Mais, dans un cas comme dans l'autre, il s'attache plus à l'atmosphère qu'il voit et ressent qu'à la superficialité des lignes et des formes. Même s'il respecte ces dernières, il les enrobe comme d'un nombre qui leur donne des vibrations étonnantes. Qu'il s'agisse donc d'une maison subissant l'assaut d'une rafale de neige ou d'un champ à l'aube d'un froid matin d'hiver, Labranche nous transmet une vision propre à notre climat et à notre façon de percevoir notre environnement.

Peut-être parce qu'il est modeste et qu'il doute parfois de la valeur de sa vision du fait que d'autres ont traité avant lui de l'hiver québécois, Labranche ne se rend

pas compte qu'il est un authentique chaînon d'une longue lignée d'artistes et qu'il préfigure une perception plus humaniste et finalement moins anecdotique de notre peinture figurative. Cette dernière, à force d'être travaillée en profondeur, voit naître des sensibilités nouvelles. Loin des courants ou des écoles qui débitent analytiquement « post factum »

Par : Jacques de Roussan
Le 7 Novembre 1978
L'information Médicale & Paramédicale